

## CHAPITRE IX

### L'EMPEREUR MAXIMILIEN VEUT ABDIQUER

Du 1<sup>er</sup> au 31 Juillet

---

Situation des plus embarrassées. — Découragement de l'Empereur. — Rentrée en scène de l'Impératrice. — Vie privée du couple impérial à Cuernavaca. — Chagrins intimes de l'Impératrice. — Son éloignement des affaires. — Prodromes inquiétants pour son état mental. — L'Impératrice s'offre d'aller à Paris. — Départ de l'Impératrice, le 9 Juillet. — Incident de l'embarquement. — Mémoire de Maximilien pour Napoléon III. — Chronique d'un empoisonnement à Cuernavaca. — Conséquences de cet événement. — Le général Osmond et l'Intendant Friant, ministres de la guerre et des finances. — Incident Billot. — Ses conséquences.

L'occupation de Matamoros par l'ennemi et la destruction de la division Mejia eurent pour l'Empire des conséquences irrémédiables. La perte de ce port important, dont le produit des douanes était alors une des plus grandes ressources du trésor impérial, fut un désastre irréparable pour la situation financière déjà aux abois.

Cependant, les conséquences militaires furent plus graves encore. L'effet moral produit par ce succès des Libéraux fut immense dans le pays, en ravivant encore, non pas même les espérances du parti de Juarez, mais bien la certitude d'un triomphe définitif et prochain de sa cause; alors surtout qu'il était certain pour tout le monde que dans un avenir très rapproché le départ des troupes françaises serait un fait accompli. Aussi une nouvelle levée de boucliers allait fatalement se produire principalement dans les provinces du

Nord où Escobedo commençait déjà une campagne offensive des plus menaçantes. Par contre, la plupart des populations qui avaient accueilli, soutenu l'Empire, perdaient tout espoir dans la durée possible de ce gouvernement dont elles voyaient la fragilité annoncer la ruine prochaine et inévitable.

N'ayant plus alors qu'une préoccupation, sauver l'avenir, elles ne résistaient plus aux Libéraux, pas même moralement, et les événements allaient fatalement se précipiter.

L'Impression à Mexico fut extrême dans tous les milieux et en particulier dans le monde gouvernemental.

Maximilien fut atterré et manifesta ses sentiments au Maréchal. Celui-ci était aussi profondément affecté, d'autant qu'il sentait bien que le désastre aurait pu être évité si on avait conduit l'expédition avec plus de méthode et surtout avec plus d'énergie et d'initiative. Sa première impulsion fut pour réparer le mal; mais, dans les conditions où se trouvait l'armée française, était-ce possible ?

Certainement on pouvait faire un retour offensif et reprendre Matamoros, car le général Douay avait encore la plus grande partie de ses troupes autour de lui à Saltillo, 25 lieues de Monterey; mais, bien que l'opération fut matériellement possible et aurait certainement réussi, était-il convenable et opportun de la faire ? Il est vrai que l'Empereur Napoléon venait d'écrire au Maréchal une lettre pleine d'amertume où, inspirée par les élucubrations de certain cerveau malade, le Souverain lui donne des conseils invraisemblables et lui recommande instamment de *procéder sans tarder à la pacification du pays*. De pareils ordres étaient en retard de deux ans, c'était en 1864 qu'ils eussent été d'à-propos, car depuis cette époque le pays avait été presque entièrement pacifié et s'il ne l'était plus, c'est parce qu'on avait annoncé le départ prochain de l'armée française. On pouvait recommencer de grandes opérations, courir partout à la recherche de l'ennemi, le joindre parfois et lui infliger de durs revers, mais on ne pacifierait plus le pays, parce que les Français devaient rentrer en France et que l'Empire

ne pouvait plus exister sans eux, que personne n'avait plus confiance en lui.

Que pouvait donc faire le Maréchal dans une situation aussi fautive ? Obéir à l'impulsion du maître; il le désirait, mais il eut la sagesse et le sang-froid de mesurer toutes les conséquences de cette grave opération que pouvait être la reprise de Matamoros. Or, que pouvait-il advenir, au cours des opérations, aux approches de Matamoros, s'il se trouvait en présence de troupes américaines, avec ou sans leur drapeau national, comme on en a vu dans les troupes d'Escobedo attaquant celles de Mejia et la légion autrichienne ? Si ce contact fortuit dans le combat se produisait dans l'assaut de Matamoros, ne pouvait-il en résulter le plus grave conflit avec les forces de l'armée américaine ? Il eût été bien dangereux de jouer ainsi avec le feu. C'était, du reste, pour éviter de pareilles éventualités, même dans des circonstances bien moins compromettantes, qu'on lui avait prescrit, de Paris encore, d'éloigner le drapeau français de cette frontière où une étincelle pouvait mettre le feu, et que lui-même, de sa propre initiative, avait déjà appliqué cette mesure de prudence. Le Maréchal estima, d'autre part, que les derniers événements avaient donné plus d'importance encore à la réserve qu'on devait imposer aux troupes françaises, et que si l'Empereur avait connu ces événements, il n'aurait pas incité son lieutenant à aller rétablir la paix dans ces régions où elle était si gravement compromise. Pour ces raisons, très sagement mûries, le Maréchal renonça à toute idée de mouvement offensif en avant.

Je dois ajouter que lorsque le Maréchal avait prescrit d'exécuter l'opération des deux convois, il était décidé à retirer les troupes françaises de Monterey même, après que cette opération aurait assuré la grosse liquidation commerciale qu'elle comportait. Il n'avait, du reste, consenti à faire exécuter cette courte campagne que parce qu'elle était demandée avec instance par le Gouvernement dans l'intérêt du trésor, afin de pouvoir mettre en recette les droits de douane

considérables que devaient acquitter les quinze millions de marchandises sortant des entrepôts de Matamoros et la valeur non moins importante de ceux du métal argent qui, venant de Monterey, devait y entrer pour être exporté.

Toutefois, si le Maréchal ne put se décider à entrer de nouveau en campagne, il voulut se rendre compte par lui-même de la situation réelle de ces régions qu'il ne connaissait pas, de reconnaître en particulier les conditions dans lesquelles pourrait s'opérer le mouvement de retraite défensive de ses troupes vers Mexico. Enfin, depuis un certain temps, son attention était attirée sur les voies de pénétration attachées à la frontière du Nord en cas de la possibilité d'une agression américaine, et il voulait étudier les terrains où il serait contraint de lutter contre un mouvement offensif de l'armée des Etats-Unis. Cette éventualité ne lui paraissant pas écartée, l'étude stratégique et tactique restait toujours présente à son esprit et fut la cause déterminante mais secrète de son expédition personnelle dans le Nord. Quoi qu'il advint, il n'entendait pas être pris au dépourvu et il ne comptait faire ainsi qu'étudier les dispositions à prendre pour compléter celles qu'il avait déjà fait mettre à exécution autour de la capitale où il faisait disposer des ouvrages de défense pour transformer l'immense vallée de Mexico en un réduit où il arrêterait toute invasion possible.

Il comptait si bien que les événements devaient aboutir à cette hypothèse, qu'il avait fait connaître, par un ordre du jour, aux officiers du corps expéditionnaire qu'ils aient à prendre leurs dispositions pour pouvoir rester, au besoin, plusieurs mois sans communication avec la France. Il avait même informé son Souverain qu'il pouvait agir dans ses décisions à l'égard d'un conflit avec les Etats-Unis, sans se préoccuper en rien du corps expéditionnaire du Mexique; que celui-ci se suffirait complètement à lui-même dans le conflit et sans demander aucun nouveau sacrifice à la mère patrie.

C'est toujours sous le coup des mêmes sentiments que le

maréchal Bazaine se décida à se mettre en route pour le Nord. Il constitua une colonne spéciale composée du 3<sup>e</sup> zouaves, de deux escadrons de cavalerie et d'une batterie d'artillerie, placée sous le commandement du colonel du Preuil. Celle-ci partit en avant et, le 2 juillet, le Maréchal la rejoignit par une marche rapide, n'emmenant avec lui qu'une partie de sa maison militaire.

J'eus encore personnellement le vif regret de ne pas suivre mon grand chef dans cette nouvelle et sans doute dernière expédition; mais ma modeste grandeur de sous-secrétaire d'Etat m'attachait au rivage rocheux du ministère de la Guerre, sur lequel, d'ailleurs, j'allais subir une tempête et risquer le naufrage.

Depuis quelques jours, l'esprit de l'Empereur Maximilien était profondément agité par les événements de la frontière. Cet état troublé venait de s'accroître encore par l'arrivée du courrier d'Europe lui apportant les nouvelles les plus décourageantes. Le Maréchal subit d'ailleurs le premier le choc en retour de cet état d'âme malencontreux. La veille de son départ, Son Excellence se rendit au palais pour prendre congé de Maximilien et, sans doute, aussi, conférer sur les événements; mais, chose incroyable, l'Empereur refusa de le recevoir sous le prétexte protocolaire d'une indisposition. Cette boutade d'enfant grincheux était ridicule et maladroite. Je crois qu'au fond, le Maréchal n'en éprouva aucun dépit, car il évitait la bordée de récriminations qu'il aurait dû subir, gracieusement même!

Le fait est que le malheureux Empereur devait être de fort méchante humeur, ainsi qu'il en était du reste à l'arrivée de chaque courrier venant d'Europe où ce Prince rêveur, qui ne vivait que d'illusions, voyait celles-ci s'évanouir successivement.

Ses vues politiques et gouvernementales étaient absolument courtes. Il n'envisageait que son point de vue personnel dans les règlements d'affaires avec la France et ne tenait jamais compte du point de vue particulier auquel

devait se maintenir l'Empereur Napoléon. Lorsqu'au commencement de l'année, il avait appris les décisions du Gouvernement français à l'égard du départ de ses troupes du Mexique, ne cherchant pas à se rendre compte des considérations légitimes qui, au point de vue français, déterminaient cette mesure néfaste pour lui, Sa Majesté s'en prit brutalement et injustement à son ministre à Paris, M. Hidalgo, et le remplaça à ce poste par le général Almonte, à qui il donna mission d'obtenir que Napoléon III revint sur ses décisions relatives au rappel de son armée et à la suppression du concours financier de la France.

Ce malheureux Prince était convaincu du succès de son ministre et, réconforté par cette illusion, il retourna à Cuernavaca pour se replonger dans les délices de Capoue, de Cythère serait peut-être plus de circonstance ! Mais le réveil de ce doux sommeil eut lieu brusquement le 1<sup>er</sup> juillet; il fut cruel.

Les efforts d'Almonte furent vains et les demandes de Maximilien repoussées par le Gouvernement de l'Empereur. Cette décision de refus était déjà terrible pour l'Empire mexicain, mais ce qui le fut davantage, c'est la contre-attaque qui fut la riposte à cette maladroite démarche faite au nom de l'Empereur Maximilien.

A bout de patience et énervé par l'insistance du Souverain du Mexique à demander sans cesse l'appui de la France, sans rien faire de son côté pour sauver sa situation plus que compromise, et même sans remplir les obligations qu'il avait consenties par le traité de Miramar, le Gouvernement de la France dénonçait formellement ce traité et exigeait du Gouvernement mexicain qu'il lui remit, sans délai, la moitié du produit de ses douanes pour couvrir les dépenses que la France avait faites, et que, au cas où on ne remplirait pas cette condition, les troupes françaises seraient rappelées aussitôt. En outre, le Gouvernement français refusait de continuer à l'avenir la subvention mensuelle de un

million et demi pour l'entretien des troupes; c'était la faillite immédiate.

Cet ultimatum était brutal, sans merci, et pourtant il s'imposait. L'ère des conseils bienveillants, des exhortations amicales devait finir, puisqu'elle n'avait produit que les plus mauvais résultats. Le Gouvernement français comprenait enfin qu'il n'y avait plus rien à faire avec Maximilien qui s'acharnait à gouverner sans rien faire pour sauver sa couronne, devenait le seul obstacle à une solution quelconque qui pourrait nous permettre de sortir convenablement de l'impasse dans laquelle il nous tenait bloqués. Aussi, avait-on envisagé à Paris que peut-être ces propositions draconiennes auraient le résultat désiré de déterminer une résolution suprême de la part de l'Empereur Maximilien. En un mot, on pensait sans doute qu'ainsi acculé, le Souverain du Mexique se déchargerait enfin du poids d'une couronne qu'il n'avait pas la force de porter.

On comprend qu'après la réception de ces nouvelles désolantes, le Maréchal, dont l'immense bonté naturelle avait pitié de ce jeune prince qui était bon aussi, mais n'avait, jusque-là, vécu que d'illusions, eut hâte de s'éloigner de Mexico et de fuir l'explosion des douleurs de l'Empereur. On comprend aussi que Maximilien, accablé par la réalité de la situation, n'ait pas voulu se trouver, en un pareil moment, en présence de cet homme qui avait fait tous ses efforts pour guider ses pas hésitants et dont il n'avait jamais suivi les conseils sages et désintéressés.

Enfin, quelques mois auparavant, le Maréchal avait demandé son retour en France, et le Gouvernement lui avait entr'ouvert cette porte de sortie du Mexique; mais le dernier courrier venait de la lui refermer, car le Gouvernement présentant une grave éventualité qui se devinait, l'invitait à consacrer tous ses efforts et tout son dévouement, au cas échéant, pour sauvegarder les intérêts de son armée et laissait à son jugement et à son tact le soin d'ajourner son retour selon qu'il le jugerait convenable. C'était lui dire de

ne pas abandonner son commandement dans un moment où la situation pourrait devenir plus grave encore et aurait besoin de sa longue et profonde expérience des choses et des gens au Mexique. Le Maréchal le comprit, ne parla plus de départ et resta sur la brèche, malgré toutes les difficultés et les déboires qui l'attendaient encore et qu'il prévoyait sans faiblesse.

Quant à Maximilien, que fit-il en cette occurrence ? Rien ! Après un moment de désolation, il se reprit à espérer, se raccrochant à toutes les branches d'une illusion chronique. Il s'imagina que, si Hidalgo n'avait rien obtenu à Paris, que si Almonte n'avait pas eu plus de succès, la cause devait se trouver dans quelque influence néfaste ayant son siège au Mexique même ; ne voulant, en aucune façon, se placer au point de vue du Gouvernement français et des intérêts que celui-ci avait à sauvegarder, il s'imagina qu'il avait été desservi par le commandant en chef lui-même et il chercha les moyens de réagir contre cette action. Quant à envisager qu'il était lui-même le principal artisan de ses malheurs, cette pensée ne lui vint pas à l'esprit et il ne se préoccupait nullement de prendre une résolution à l'égard de sa personne même. Mais, après s'être raidi contre cette attaque violente de l'infortune, afin de se cramponner encore aux consolations que lui inspiraient ses illusions, à bout de forces morales, une détente se produisit et il entrevit le néant de ses espérances. Alors, dans un accès de découragement bien naturel, il ne vit plus devant lui qu'une solution : rejeter cette couronne qu'il avait rêvée si belle et qui semblait n'avoir plus que des épines ! Maximilien résolut d'abdiquer. Mais au moment où il allait signer un acte aussi irréparable, une main plus énergique arrêta sa main défaillante : c'était celle de l'Impératrice.

En ces moments d'angoisse, presque de désespoir, réapparut sur la scène politique une auguste personne qui, depuis quelques mois, avait paru affecter de se tenir à l'écart des affaires de l'Etat : c'était l'Impératrice Charlotte qui pour-

tant s'était toujours montrée empressée à apporter à son impérial époux le concours, presque toujours bienfaisant, de son énergique initiative. Mais dans quelles conditions cette femme d'élite, au front ceint d'une couronne impériale, rentrait-elle sur une scène qu'elle avait presque désertée et pourquoi surtout l'avait-elle passagèrement abandonnée ? Ce sont là des points d'interrogation auxquels il est bien délicat et difficile de répondre en la circonstance.

Si j'étais un historien, je reculerais sans doute devant la délicatesse d'un sujet qui pourrait devoir échapper à l'histoire, bien qu'il ait pu inspirer ou motiver des actes qui sont du domaine historique. Mais, n'étant qu'un mémorialiste, je puis, je dois même soulever les voiles d'une vie privée, si haut placée qu'elle fut, pour apprécier des gestes officiels par la révélation de leurs causes inspiratrices restées mystérieuses.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler de Cuernavaca ce pittoresque et délicieux pays, ce jardin fleuri des Terres Chaudes, où Maximilien avait fait construire un minuscule palais d'été qui était devenu pour le couple impérial un enchanté séjour où les Souverains aimaient à vivre loin de la cour, trop souvent gourmée par une étiquette encombrante. C'était en quelque sorte un Petit Trianon. J'ai fait remarquer quel charme attractif ce séjour avait pour Maximilien. Eh bien, ce charme devint excessif et se transforma en un foyer de douleur pour l'Impératrice. Comment cela fut-il possible ?

Dans les jardins de ce palais vivait une Armide qui apparut aux yeux éblouis du Prince qu'elle subjuguait. Mais, ô révélation triviale ! c'était la femme de son jardinier. Elle était, paraît-il, d'une incomparable beauté, d'un charme irrésistible, et Maximilien succomba !

Dès lors, un attrait invincible l'arrachait sans cesse à la capitale pour le ramener à Cuernavaca, où il succombait, encore et toujours.

Dans ces conditions, cette idylle pouvait-elle échapper à

l'Impératrice ? Evidemment non. L'infortunée princesse, fatalement délaissée, quoique cependant dans la mesure des plus strictes convenances, dut en éprouver un chagrin profond et une humiliation cruelle, car elle était jeune aussi, belle et puissante. Mais que pouvait-elle ? Simuler une aveugle résignation ; c'est ce qu'elle fit. Elle s'éloigna peu à peu des affaires, bien qu'elle y pensât sans cesse. Et pourtant, son influence personnelle était plus nécessaire que jamais. Jusqu'alors, l'Impératrice Charlotte avait été le régulateur bienfaisant de l'imagination vagabonde de son mari ; elle avait eu le don précieux de stimuler son apathie naturelle et de réveiller en lui un sentiment d'initiative qui trop souvent sommeillait ; elle était enfin son meilleur et indispensable conseiller.

Son mari distrait lui échappant, l'Impératrice Charlotte s'isola, et une sombre tristesse, un profond découragement envahirent sa vie, auparavant active, ardente, passionnée. De gaie et souriante, elle devint sombre et sévère. Fuyant Cuernavaca, elle restait parfois seule à Mexico et se plaisait à aller, le soir, presque solitaire, oublier les réalités mondaines dans des rêveries plutôt mélancoliques, en une pirogue indienne, sur les eaux calmes des grands lacs de Mexico et sous le ciel merveilleusement étoilé des tropiques.

Cette transformation d'une vie profondément intellectuelle, cet abandon des grandes préoccupations qu'imposait pourtant son grand rôle de Souveraine, enfin ces promenades silencieuses, rêveuses et extatiques sur l'onde, aux clartés mystiques de la lune ou des étoiles, n'accusaient-elles pas déjà une dépression dans les fonctions d'une intelligence jadis si vive, dépression qui devait être le prodrome d'une révolution plus grave dans ses facultés mentales ?

Malheureusement la situation allait s'aggraver encore ; car déjà des indices qu'on ne pouvait plus dissimuler annonçaient que, bientôt, l'Armide séductrice de son mari allait devenir mère. Cette révélation dût être un coup terrible pour la malheureuse Impératrice qui, pendant tant d'années,

avait aspiré à donner à son époux un héritier et le désirait surtout depuis qu'un trône en appelait un. Mais à ce sentiment d'amer regret qu'elle avait ressenti depuis longtemps de ne pas avoir cet héritier et qu'elle avait supporté silencieusement en raison du doute qui planait sur la responsabilité de cette stérilité, vint se substituer le chagrin, peut-être même une certaine humiliation, de constater qu'elle seule devait supporter cette responsabilité lourde et pénible pour une Souveraine, et qui devenait presque une justification de la conduite de son époux. La dépression dût fatalement s'accuser davantage et la malheureuse femme dût sentir qu'il ne lui serait pas possible d'être presque spectatrice d'une naissance aussi irrégulière qu'encombrante et particulièrement blessante, humiliante même. Dès lors, ses préoccupations n'eurent plus qu'un objectif : fuir ce moment redoutable.

Il lui fallait un alibi ; un des derniers éclats de son intelligence ranimée le fit trouver habilement en en dissimulant la vraie cause. Aussitôt qu'elle apprit les nouvelles déconcertantes venues d'Europe, aussi bien de Vienne que de Paris, car des deux côtés une grande partie semblait engagée et l'horizon pouvait être sombre partout, l'Impératrice s'arracha à la torpeur, volontaire ou non, à laquelle elle s'était abandonnée, aux heures heureuses pour son époux, et accourut au secours de Maximilien alors que l'infortune menaçait de le terrasser ; elle savait qu'elle était sa dernière réserve à lancer dans la lutte ; elle s'offrit avec une fière crânerie pour combattre là où des diplomates comme Hidalgo et Almonte avaient échoué ; elle espérait ou feignait d'espérer être plus heureuse et triompher. Elle possédait une telle énergie, une telle puissance de persuasion qu'elle parvint à convaincre son époux qu'elle saurait vaincre tous les obstacles, même et surtout en jetant à la mer le Maréchal qui devait être l'artisan de son malheur.

En manifestant de pareilles espérances pour confirmer les dernières et indestructibles illusions de Maximilien, l'Impé-

ratrice Charlotte était-elle sincère ? C'est possible ; car elle avait tellement rêvé à cette couronne du Mexique, qu'elle ne pouvait pas réaliser, même dans un cauchemar, qu'elle la verrait briser sur son front. Et pourtant, elle avait une trop haute intelligence et une trop grande pratique des déceptions pour ne pas comprendre la situation qui était faite au Gouvernement français par les exigences persistantes de l'Empire mexicain, par les sacrifices accumulés qu'il demandait et par les difficultés de toute nature qu'il lui créait, même dans le domaine de la politique mondiale. Toutes choses qui ne pouvaient soutenir dans la balance les avantages, nuls désormais, que pouvait retirer la France des nouveaux sacrifices qu'on lui demandait. Elle aurait beau faire de la sensiblerie avec Napoléon III, auprès de la cour, du Gouvernement, elle devait bien savoir que le sentiment ne connaît pas la diplomatie et que celle-ci ne veut rien connaître du sentiment. Il n'est pas douteux que l'Impératrice, dans la plénitude de son intelligence et de son jugement si sûr, n'aurait pas pu se faire d'illusions sur le résultat de la mission qu'elle s'offrait d'aller remplir à la cour de France.

Il y avait donc deux causes vraisemblables qui motivaient de la part de la Souveraine une pareille initiative : d'abord une certaine inconscience de l'acte qu'elle allait commettre et ensuite la nécessité impérieuse de s'éloigner temporairement de son foyer domestique. On pourrait peut-être ajouter une certaine soif de vengeance à l'égard du commandant en chef français.

Le départ une fois décidé pour une date aussi rapprochée que possible, l'Empereur s'empressa de rédiger un interminable mémorandum que l'Impératrice devait remettre à Napoléon III.

Ce document avait pour objet principal de répondre à toutes les considérations formulées contre les actes de son Gouvernement par M. Drouin de Lhuys, ministre des Affaires étrangères de France, alors qu'il notifiait, par lettre du 31

mai au Gouvernement mexicain, les dernières décisions du Gouvernement français à l'égard de son intervention militaire et financière au Mexique. C'était l'impitoyable ultimatum de la France qui avait plongé dans la stupeur le Gouvernement impérial mexicain et dans une colère violente et irraisonnée l'Empereur Maximilien. Le mémorandum impérial était, au fond, un réquisitoire violent contre le Maréchal, d'une injustice et d'une mauvaise foi tellement scandaleuses, qu'on se demande si, en le rédigeant, l'Empereur lui-même n'était pas soumis aussi à une dépression intellectuelle ? Je reviendrai sur ce document après le départ de l'Impératrice.

Ce départ avait été tenu secret, mais les préparatifs que nécessitait un pareil voyage n'avaient pu se dissimuler et bientôt la nouvelle s'en répandit dans le public qui se livra naturellement à mille conjectures les plus fantaisistes ; car, à ce moment, on ne pouvait guère soupçonner les vraies causes de ce soudain grand voyage. Cette manifestation de surprise de la part du sentiment public se produisit surtout en une circonstance particulière où se révélèrent certaines dispositions étranges de l'Impératrice. Le 6 juillet, était le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur et, comme les années précédentes, un service solennel fut célébré à la cathédrale. Mais l'Empereur n'y assista pas, non pas pour cause de modestie personnelle, mais parce que Sa Majesté était indisposée. L'Impératrice seule présida la cérémonie où son attitude recueillie, attristée, impressionna la haute assistance et particulièrement les personnes de la cour. Cette émotion fut telle que les Souverains crurent nécessaire de remettre au point les impressions du grand public et firent paraître, deux jours après, au *Journal officiel*, une note annonçant le départ de l'Impératrice pour l'Europe et, très brièvement, les motifs patriotiques de ce voyage ; expliquant enfin, ce qui était le plus nécessaire, les motifs pour lesquels c'était la Souveraine à qui était confiée une si importante mission.

Le 9 juillet, au point du jour, l'Impératrice Charlotte se mit en route, accompagnée par l'Empereur jusqu'à quelques lieues de la capitale. La séparation fut pénible surtout pour les fidèles présents. Puis, le voyage, assez rapide du reste, se continua sans encombre, sinon sans incidents et par un temps affreux où se renouvelèrent les difficultés matérielles qu'avait rencontrées l'Impératrice en arrivant au Mexique, ce qui contribua beaucoup trop à surexciter la nervosité de l'auguste voyageuse. Décidément, le Mexique n'était pas aimable pour cette infortunée princesse ! Ce qui fut particulièrement grave, c'est qu'on put constater en plusieurs circonstances au cours de ce voyage de quatre jours, certaines manifestations très inquiétantes pour les personnes qui l'accompagnaient. Plusieurs incidents eurent lieu qui révélèrent un état mental extraordinaire, développé, sans nul doute, par le déchirement de cœur que lui causa la séparation. Il semblait que l'Impératrice avait entendu une voix du ciel ! Ce fut surtout au moment où son pied foulait pour la dernière fois le sol mexicain que se produisit la scène la plus douloureuse.

C'était sur la jetée de Vera-Cruz où elle venait d'arriver ; une embarcation de la flotte française, armée en son honneur, se tenait à sa disposition pour la conduire à bord du paquebot français mouillé en face, à Saint-Jean d'Ulloa ; toutes les autorités françaises l'entouraient ; lorsque, au moment de mettre le pied sur le plat-bord du canot que commandait un de nos officiers de marine, elle aperçut le pavillon français qui flottait à l'arrière. Elle fit brusquement demi-tour et, rentrant dans les bâtiments de la marine, elle déclara qu'elle refusait de monter dans une embarcation française. Les premiers moments de stupeur et d'émotion étant passés, sur quelques indications explicatives des personnes de la suite de la Souveraine, le capitaine de port de Vera-Cruz eut l'idée de faire enlever notre pavillon national du canot et alla chercher l'Impératrice qui ne fit plus de difficultés pour embarquer (?). Et voilà dans quelles dis-

positions se trouvait cette Souveraine qui allait supplier la France et son Empereur de sauver sa couronne !

Enfin, sans autres incidents, elle monta à bord du paquebot *Impératrice-Eugénie* et remercia les officiers français qui l'avaient escortée et embarquée. Quelques heures après, elle disait un adieu suprême à la terre mexicaine, à son Empire ! Elle partait un vendredi, 13, et ne devait plus le revoir.

Quelle coïncidence étrange que ce rapprochement d'une Impératrice terrassée, presque vaincue, montant sur un vaisseau placé sous le vocable d'une autre Impératrice toute puissante alors et aux pieds de laquelle elle va se jeter pour implorer le salut de sa couronne, alors que, trois ans plus tard, toutes les deux seront écrasées par la même infortune et que l'Impératrice Eugénie sera encore plus malheureuse que la Princesse Charlotte, car le destin lui aura laissé la raison pour souffrir encore et toujours.

L'incident de l'embarquement fut généralement jugé très regrettable à divers points de vue, aussi eut-il un épilogue. Cette prétention de l'Impératrice de ne pas embarquer sur une embarcation française était une inconvenance grave que son état de santé mentale, insoupçonné alors, ne pouvait excuser, et il fut très fâcheux qu'on crut pouvoir condescendre à une pareille fantaisie, blessante pour la France. Aussi, lorsque le Maréchal apprit ce détail de l'embarquement, il adressa un blâme au commandant de la marine à terre pour avoir substitué le pavillon mexicain aux couleurs françaises sur un canot de notre marine impériale pendant le trajet de l'Impératrice du môle au paquebot.

A ce propos, on doit remarquer combien il est extraordinaire que le Gouvernement de l'Empereur Maximilien, qui avait un ministre de la Marine où se trouvait comme sous-secrétaire d'Etat, depuis l'avènement de l'Empire, un lieutenant de vaisseau français, M. Détrouat, chargé d'organiser une marine de l'Etat, soit resté inerte pendant trois ans, au point de n'avoir pas une embarcation pour porter le

Souverain ou quelque personnage à bord d'un navire ancré dans le port de Vera-Cruz. Ces observations ont été communiquées au Gouvernement français dans un rapport du Maréchal en date du 9 septembre 1866.

Du reste, en manquant ainsi à la sauvegarde du respect dû à nos couleurs nationales, le commandant de la marine à Vera-Cruz bénéficia d'une considération atténuante que formule le sentiment parfait de galanterie qui caractérise nos officiers de marine; si sa fierté nationale a baissé pavillon, c'est que l'Impératrice était une femme!

Si le départ et le voyage de l'Impératrice furent enveloppés dans un long voile de tristesse, quelles furent donc les impressions que ressentit l'Empereur Maximilien en se séparant de la noble compagne qui lui témoignait tant de dévouement? On ne put le savoir; il sembla même qu'il n'en ressentit pas du tout, et il parut s'absorber dans les labeurs arides de la direction des affaires.

A ce point de vue, il se montra plus calme, car il était convaincu que le plaidoyer qu'emportait l'Impératrice sauverait la situation. Pour apprécier cette folle illusion, il suffirait de lire le fameux document émané d'un cerveau déséquilibré. Je me garderai bien cependant de reproduire *in extenso* ce fastidieux factum que j'ai sous les yeux et qui n'est en substance que l'exposé de la situation désespérée dans laquelle se trouvait le Mexique, présentée avec perfidie et une mauvaise foi révoltante, afin de démontrer que si les choses en sont arrivées à ce point déplorable, la faute unique en incombe au Gouvernement français et surtout au commandant en chef de ses troupes au Mexique. Ce qui aurait dû être un plaidoyer défensif à l'égard de sa propre action gouvernementale n'était qu'un acte d'accusation déloyale contre ceux qui s'étaient, en vain, épuisés à lui donner des conseils pour l'empêcher de commettre fautes sur fautes, et à faire ce qui était possible pour en atténuer les funestes conséquences.

Je me borne à présenter comme spécimen quelques coupures et à en faire justice.

Après une courte phrase pour manifester son douloureux étonnement à l'égard de la note française du 31 mai, l'Empereur commence l'attaque :

« On lit tout d'abord que la France a acquitté loyalement les charges qu'elle avait acceptées dans la convention de Miramar, et ensuite qu'elle n'a reçu que bien incomplètement du Mexique les compensations équivalentes qui lui étaient promises.

« Il importe de fixer l'attention sur ce point. La convention de Miramar conférait l'autorité de commandant en chef de l'armée mexicaine au commandant du corps expéditionnaire, et investissait aussi du pouvoir et, par conséquent, de l'obligation de pacifier le pays....; la raison et l'équité refusant d'admettre qu'il (le Gouvernement de l'Empereur Napoléon) crut qu'un gouvernement pouvait devenir régulier et fort au Mexique sans que la pacification fut effectuée. Sans la paix, en effet, il est bien clair qu'on ne peut espérer ni budget en équilibre, ni augmentation des ressources financières.

« Les fonds provenant des deux emprunts ont été engloutis en grande partie dans cette guerre civile et il faut imputer les conséquences au commandant en chef de l'armée franco-mexicaine qui, par son inaction d'une année, a fini, il faut le dire, par laisser les dissidents se rendre maîtres de plus de la moitié du pays. »

Quelle impudence d'accuser d'inaction notre armée pendant un an! Car je ne puis supposer que l'Empereur ait voulu viser seulement la personne du Maréchal, ce qui serait grotesque! Après la concentration forcée et demandée par Maximilien lui-même, en raison de l'attitude menaçante des Etats-Unis, il y eut, en effet, quelques points du territoire occupé où nos troupes durent rester pendant quelque temps dans une inactivité relative; mais il n'en était pas ainsi partout; et il ne se passait pas de semaine sans que, dans une

région ou dans une autre, quelques-uns de nos détachements, aussi bien ceux des Belges que des Autrichiens, n'exécutaient des opérations plus ou moins longues ou importantes contre les dissidents; trop souvent avaient lieu des rencontres sanglantes, beaucoup trop meurtrières même, et comme il ne s'en produisait pas les années précédentes.

Il fut un temps où le Mexique, dans sa plus grande surface était considéré comme pacifié, autant qu'il pouvait l'être, en raison des circonstances, et Maximilien se plaisait dans ses proclamations, dans ses harangues, à l'affirmer, même plus qu'il ne convenait réellement. Les deux tiers du pays avaient fait leur adhésion à l'Empire, et l'Empereur avait mis partout des fonctionnaires civils. Toutes les capitales, toutes les grandes villes, tous les ports de mer étaient occupés par nos troupes de terre ou de mer. Partout les fonctionnaires impériaux administraient librement, et les agents financiers récoltaient à pleines mains la manne des impôts directs ou indirects, surtout ces derniers, ainsi que le produit des douanes. Les budgets alors auraient pu s'équilibrer et les ressources financières augmenter.

Mais avait-on le droit de reprocher au commandant en chef ou à son armée si les fonctionnaires jouaient double jeu et si les agents du fisc étaient concussionnaires? Combien de fois, au risque d'être importun, ce qui fut du reste, le Maréchal a-t-il attiré l'attention de l'Empereur sur nombre de ses fonctionnaires, principalement les plus élevés, le suppliant de les surveiller, de les changer même? Ce que Sa Majesté se refusait à faire. Pourquoi donc la France a-t-elle envoyé là-bas un grand nombre de fonctionnaires financiers, et des plus éminents, si ce n'était pour mettre ordre dans l'emploi des finances? C'est bien parce qu'il y avait et pouvait y avoir des finances. Mais pourquoi, par contre, l'Empereur était-il si rebelle à l'emploi de ces financiers? Pourquoi faisait-on disparaître les grands administrateurs de finances? La pacification n'avait alors rien à voir dans ces

affaires, et si l'on avait voulu, on aurait vu les budgets s'équilibrer.

Les griefs, les récriminations de Maximilien sont donc faux et négligeables.

Jugeant ensuite d'après une situation devenue mauvaise par sa seule faute, l'Empereur fait remarquer que la plupart des douanes des ports de mer étant tombées aux mains de l'ennemi, il ne peut plus gouverner sans leurs ressources, et, en même temps, remplir les conditions financières de la convention de Miramar, et il a l'impudence de s'écrier : « Ce serait faire injure à l'esprit d'équité du Gouvernement français et douter de sa bonne foi, que de supposer..... »; singulière façon de s'y prendre pour obtenir de ce Gouvernement des dispositions bienveillantes! L'Empereur continue par une chicane indigne de la vérité et qui était destinée à influencer les esprits chez lesquels l'ignorance de la géographie du pays et de l'histoire minutieuse des opérations de l'intervention française, ne permettrait pas de juger la trahison de ce déloyal argument :

« Oui, sans doute, par la convention de Miramar, le Mexique s'est engagé à payer l'entretien du corps expéditionnaire, ses frais de guerre et d'occupation; mais il n'entendait nullement que cette occupation fut seulement du tiers ou de la moitié du pays, et il ne pouvait prévoir que les seuls transports de guerre, à la suite des colonnes qui ont quatorze fois occupé puis évacué le Michoacan, cinq fois Monterey, deux fois Chihuahua, se monteraient à seize millions de francs. Le Gouvernement impérial mexicain ne pouvait pas prévoir et il n'aurait pu admettre qu'au bout de trois ans d'une guerre ruineuse, le commandant en chef de l'armée franco-mexicaine, forte de cinquante mille hommes, n'aurait pas encore réduit à l'obéissance les provinces de Guerrero, de Tabasco, de Chiapas où pas un soldat français n'a paru. Il ne pouvait pas supposer qu'après ces trois années de guerre, grâce à l'inaction du commandant en chef et à ses dispositions, tous les vastes états du Nord se-

raient retombés sous le joug des Juaristes. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre de cette déplorable situation militaire et de l'injustice notoire (c'est flateur pour le Gouvernement français !) qu'il y a à reprocher au Gouvernement impérial mexicain de n'avoir pas suffi aux exigences du traité de Miramar. Le commandant en chef a privé le Gouvernement de ses ressources les plus indispensables, en n'achevant pas l'œuvre de la guerre. C'est un fait que nous devons constater parce qu'il n'a pas dépendu de nous d'en supprimer les conséquences. »

Ce chapitre n'est qu'un tissu d'impostures et il importe de faire justice de cet argument diabolique destiné à tromper tous les esprits ne connaissant pas le Mexique.

Maximilien prétend qu'il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte. A cette invitation imprudente, je répons :

Les états de Tabasco, Chiapas et Guerrero comptent parmi les cinq plus petits du Mexique. Leur richesse est absolument relative et très inférieure à celle de tout le reste du pays, en raison de leurs productions utilisables. Presque entièrement couverts de forêts impénétrables, leurs territoires, très accidentés du reste, sont en grande partie déserts et d'un accès que rendent encore plus difficile les conditions climatériques que détermine leur situation dans la région brûlante des 16° et 17° degrés de latitude tropicale. C'est là encore le domaine presque incontesté de la faune des fauves et des reptiles les plus dangereux et j'ajoute de la fièvre jaune. Aussi les terres exploitées y sont-elles rares et les ressources financières qu'en cette époque en retiraient les Gouvernements au Mexique étaient-elles presque nulles.

Les deux plus petits de ces états occupent la partie orientale de l'isthme de Tehuantepec : le Chiapas, confinant au Guatemala, est baigné par le Pacifique sur lequel il ne possède aucun port sérieux. Le Tabasco borde une partie du fond du golfe du Mexique et n'est abordable que par le port de Carmen où, contrairement aux dires de Maximilien, notre marine a fait plusieurs fois des apparitions pacifica-

trices qui, dans le début, ont été couronnées de succès, et a recueilli une adhésion enthousiaste à l'Empire.

Quant au Guerrero, l'imputation de Maximilien est encore plus injuste. Cette province, qui n'a relativement qu'une faible étendue, s'allonge sur 90 lieues de côtes battues par les flots de l'océan Pacifique. Elle a pour frontière terrestre le cours du *Rio de las Balsas* ou *Zacatula*, et forme une longue presqu'île dont la base s'appuie sur deux courtes vallées, l'une déversant, au Nord, ses eaux dans le *Zacatula*, l'autre formant, au Sud, un petit bassin côtier du Pacifique; la plus grande largeur de la presqu'île du Guerrero est, en cette partie, de 35 lieues. Son arête orographique est formée par une haute et épaisse chaîne de montagnes descendant de la Cordillère. Presque toute cette région est couverte de forêts impénétrables et à peu près dépourvue de centres de population. Aussi celle-ci ne comprend-elle que très peu de Mexicains et ne se compose guère que d'Indiens Pintos, ainsi nommés parce que la plupart d'entr'eux ont la peau couverte de taches de diverses couleurs qui sont le résultat d'une sorte de lèpre héréditaire et contagieuse. Une affreuse légende rapporte qu'en des temps reculés, un Indien eut la folle audace de se livrer à d'horribles familiarités intimes avec un caïman femelle, ce qui engendra la maladie qui s'est propagée depuis dans une partie de la race autochtone de ce pays. Et Maximilien reprocha au Maréchal de n'avoir pas envoyé ses soldats pour pacifier une pareille population ! Pourquoi pas pour l'assainir par l'infusion d'un sang plus pur ?

Du reste, des causes plus réelles empêchèrent le commandant en chef de porter ses opérations dans le Guerrero : ce fut d'abord l'insalubrité permanente du climat, car le vomito y sévit presque toute l'année. Ensuite c'est le manque absolu de voies de communications qui, là où elles existent rudimentairement, ne sont praticables qu'à dos de mulets. Cependant, au début de 1865, il s'était décidé à y envoyer une colonne et, pour lui permettre d'emmener un peu d'ar-